

Le temps de la Quête, sous la lorgnette

Casuel, corbeille, oblation, offertoire, offrandes. Ces cinq mots-clefs, plus ou moins savants, évoquent un moment tout particulier de la messe, celui de la quête.

Un temps suspendu, diversement vécu dans l'Assemblée bien que sa signification liturgique ne souffre point d'ambiguïté. Pendant que le prêtre offre à Dieu la matière du sacrifice — le pain, fruit de la terre et du travail des hommes ; Le vin, fruit de la vigne et du travail des hommes —, chaque fidèle est, en son for intérieur, invité à offrir (un peu) de son existence et de son travail à Dieu, en mettant la main à la corbeille en guise de contribution matérielle.

« Mettre la main au porte-monnaie »...

Le temps de la quête, certains paroissiens livrent au Seigneur des intentions de prière dans un recueillement intime. D'autres accueillent ces quelques minutes comme un « *entracte* » entre la liturgie de la Parole et celle de l'Eucharistie, avec plus ou moins de détachement, plus ou moins de désinvolture.

Impossible de sonder les cœurs lors de ce libre tribut. Pour autant, — est-il sacrilège de l'avouer ? — le temps de la quête ouvre une curieuse parenthèse, poétique ou symbolique selon les tempéraments. Une étrange chanson de gestes, discrète et immuable. Comme un cénacle tintinnabulant fidèle à son rite.

Le temps de la quête, l'expression « *mettre la main au porte-monnaie* » prend, mieux qu'ailleurs, un sens processionnaire. En quelques secondes, une foule de sons métalliques emplit l'église. Comme une petite musique improvisée. Mélodie légère et éphémère. Pour un rapide inventaire des pièces rassemblées. Pour une brève évaluation de sa capacité contributive, entre élan du cœur et décence élémentaire.

Le temps de la quête, la main parle mieux que les yeux, plus ou moins souriants, plus ou moins baissés. Main fébrile au moment de fouiller dans sa poche. Est-ce la

main qui va à la corbeille ou la corbeille qui s'approche de la main ? La main est-elle sûre ou timide ? Qu'importe. Le geste est franc, immédiat et spontané. Parce qu'il est offrande. Beaucoup plus don de soi qu'aumône consentie.

Le temps de la quête, la monnaie se joue de sa valeur faciale. Les petites pièces en cuivre tombent-elles en nombre ? Le son est beau mais la somme modique. Le billet plié choit-il en douceur ? Le son adopte la pudeur qui sied si bien à la générosité.

... sous le regard de Jésus

Le temps de la quête, fusent ici et là des paroles murmurées. Les mêmes regards embarrassés accompagnent les mêmes mots entre conjoints, ou entre parents et enfants : « *j'espère que tu as un peu de monnaie ?* » ou « *aurais-tu une pièce ? Je n'ai rien sur moi* » ou encore « *tiens, voilà une petite pièce pour toi* ». Délicatesse et maladresse conspirent pour la bonne cause : les pièces changent de main et parfois elles tombent. L'enfant se contorsionne pour la ramasser. L'offrande est aussi un effort.

Le temps de la quête, résonne en nous la Parole, la vraie. Celle du Christ. Aussitôt revient en mémoire la parabole scellant le mystère de l'offrande de la pauvre veuve. « *Jésus, ayant levé les yeux, vit les riches qui mettaient leurs offrandes dans le tronc. Il vit aussi une pauvre veuve qui y mettait deux pièces. Et il dit : je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres ; car c'est de leur superflu que tous ceux-là ont mis des offrandes dans le tronc, mais elle a mis de son nécessaire, tout ce qu'elle avait pour vivre.* » (Luc 21, 1-4). Dès lors, il revient à notre conscience de discerner entre « *notre superflu* » et « *notre nécessaire* », en méditant le sublime enseignement du Christ : en donnant « *tout ce qu'elle a pour vivre* », la veuve se révèle plus riche que les donateurs regardants. Riche de cet amour inconditionnel à Dieu que « *tous les autres* » n'ont pas !

Le temps de la quête, Jésus nous interroge de son doux regard. Et nous nous retrouvons face à nous-mêmes, face à nos petites pièces, face au misérable tas de « *notre superflu* ». Un peu contrits, un peu indécis, un peu honteux. Alors pour deux ou trois Euros, notre main osera-t-elle trembler ?

Jacques Gimard